



Nimâ Youchîdj

R. Lescot

Mélanges Massé
Extrait
Téhéran 1963

BR. 6EW 3102

FONDS
ROGER LESCOT

Nmâ iYouchîdj

R. Lescot



Mélanges Massé
Téhran, 1963

Nimâ Youchîdj

R. Lescot

Entre tant de changements survenus en Iran au cours du demi-siècle, l'un des plus considérables, comme aussi des moins connus à l'étranger, est assurément la révolution poétique amorcée par Nimâ Youchîdj (1895-1960). Dès une époque où les audaces du vers moderne restaient encore neuves et contestées en Occident et généralement ignorées en Iran, ce génial écrivain, mû bien davantage par le besoin de s'exprimer pleinement que par quelque désir d'originalité, eut le courage de rompre avec la prosodie et les thèmes du passé pour chercher une voie neuve. Il adopta le vers libre, geste d'une témérité folle pour qui disposait de la gamme si riche et si parfaitement nuancée des mètres persans classiques.

Rejetant l'imagerie traditionnelle, les conventions sentimentales et mystiques d'une poésie millénaire, comme le langage qui en était le véhicule, il entreprit de dire dans une langue nouvelle, déroutante parfois, mais pleine de flamme, et d'emblée aussi parfaite dans son modernisme que celle de ses meilleurs devanciers les tourments de son cœur d'homme devant la vie, l'amour, la nature, les peines des humbles, la fuite du temps. Nimâ retrouvait ainsi la sincérité et les harmonies profondes de la plus haute poésie persane; son tout premier essai, *Afsâneh* (1922), dont on lira plus loin la traduction, reste un de ses chefs d'œuvre. Publiés d'abord dans des journaux et dans des revues, puis en minces plaquettes, ses œuvres passèrent longtemps inaperçues, âprement critiquées lorsqu'elles cessaient de l'être et rarement louées. Elles sont devenues depuis lors comme en prose l'œuvre de Hedâyat.

le modèle et le point de départ des recherches d'une jeune génération qui, riche de noms déjà célèbres, s'élève comme une branche gonflée d'une sève renaissante sur l'arbre vénérable des lettres iraniennes.

Nimâ a esquissé lui-même les grandes lignes de son art poétique dans un texte reproduit dans la préface du livre de A. Djennati-‘Aṭâi, *Nimâ Youshâdj, sa vie et son œuvre* (librairie Safi Alichah, Téhéran 1955). Nous en citerons ici quelques passages essentiels.

Après avoir établi une distinction entre mètre (*naẓm*) et rythme (*vazn*), le poète écrit: “Pour les classiques, le rythme avait un caractère uniforme et devait correspondre aux modes musicaux. Quant à moi, je me suis efforcé, au cours de ces années, de libérer le rythme de cette entrave et de créer une poésie en accord avec la *déclamation* naturelle et les sujets traités. Lorsque les auditeurs s’apprêtent à écouter un poème, tout se passe comme si ils attendaient un accompagnement musical permettant de chanter; or, de nos jours et pour nous, la poésie n’est plus matière à chanson, elle est plutôt matière à exposer de caractère social.

“Le rythme doit constituer un *support* approprié à nos idées et à nos sentiments. Comme le langage parlé, le poème doit signifier. Même si l’on s’écarte du genre abstrait pour ne s’attacher qu’au genre descriptif et réaliste de la littérature poétique, on comprendra de suite la nécessité de vers tantôt brefs, tantôt longs. De même le rythme, tout comme la musique, doit comporter des accords...

“La rime, pour les anciens, répondait à une sorte de penchant musical; elle consistait en la répétition du dernier pied métrique du vers... Pour moi, la rime est un ornement qui préfigure en quelque sorte le thème qui va être traité et qui parachève la musique du langage naturel.

“La rime est liée à la phrase: si le sujet change, si une phrase nouvelle commence, la même rime ne convient plus...

“L’art consiste à trouver, pour chaque poème un rythme

approprié, agréable à l'oreille lors de la récitation, en dépit de la différence de longueur des vers...".

*
* *

Nîmâ (de son vrai nom 'Alî Esfandyârî) naquit en 1895 dans les montagnes du Mazanderan, à Youch; il devait par la suite choisir pour nom de plume Nîmâ (nom d'un ancien Sepahbod du Tabarestan) et pour patronyme Youchîdj (natif de Youch, *-îdj* étant le suffixe dialectal marque l'origine). Il passa la première partie de son enfance dans son pays natal, accompagnant les nomades dans leurs transhumances. Sa famille s'étant plus tard fixée à Téhéran, il fit ses études secondaires au Collège St. Louis, des R.P. Lazaristes. Ses tout premiers essais de versification de style classique datent de cette époque; c'est à cette époque aussi qu'il commença à subir l'influence de la poésie occidentale. L'amour que lui inspira une fille de tribu rencontrée pendant des vacances au Mazanderan, lui donna le choc qui fit éclore son talent. Ce ses années de jeunesse, Nîmâ devait conserver cette nostalgie de la vie simple des pasteurs, des torrents montagnards, des alpages en fleurs, qui fait passer un souffle si vivifiant à travers son œuvre.

Les années 1920-21 virent le jeune poète participer aux mouvements politiques qui suivirent la première guerre mondiale dans le Nord de l'Iran. Puis, ce furent les années de vie familiale et administrative à Téhéran: fonctionnaire de l'Instruction Publique, Nîmâ occupa plusieurs postes de professeur et participa, comme S. Hedâyat, à la rédaction de la Revue Musicale, publiée par les Beaux-Arts. Il termina sa carrière au service des publications du Ministère de l'Instruction Publique. Il mourut en 1960, profondément regretté par les disciples qui s'étaient attachés à lui et qui conservent pieusement le culte de son souvenir, tout en suivant la voie qu'il a tracée.

*
* *

Bibliographie sommaire: *Qeşşe-ye-rang parîdeh* (Conte pâle) 1299; *Afsâneh* (Légende), 1301; *Khânvâde-ye sarbâz* (La famille du

soldat), 1304; *Do nâmeḥ* (Deux Lettres), 1329. *Robâ'iyât*.

Oeuvres complètes: aux Editions Şafi Ali Chah, Téhéran 1334 (1955), 1 vol. et aux éditions *Keyhan*, Téhéran, plusieurs vol. dont le premier a été publié en 1339 (1961-62).

AFSÂNEH (1)

A Nezâm Vafâ

ce poème dont je sais qu'il n'est
qu'un cadeau de peu de chose. Il pardonnera
au montagnard sa naïveté et sa sincérité.

Nimâ Youchîdj

Dey 1301

Dans la ténébreuse nuit, un fou,
au cœur épris d'un reflet fugitif,
hôte d'une vallée froide et déserte,
semblable à la tige d'une plante flétrie par le gel,
raconte une histoire d'affliction.

Il a perdu le fil de son récit
où il est question d'appât et de piège.

1. *Afsâneh*. Littéralement, c'est la légende, le conte populaire où s'attarde un reflet des mythologies déchues. Mais c'est aussi, dans ce poème, tout le trouble et redoutable trésor de ces thèmes folkloriques qui résument et, au fond l'inconscient de chacun de nous, en plein siècle moderne, perpétuent malgré notre volonté de les refouler, les émois, les désirs et les terreurs de nos plus lointains ancêtres face au mystère de l'homme et des choses.

Nous avons donc préféré ne pas tenter de trouver un équivalent à "Afsâneh". Ce n'était d'ailleurs là que la moindre des difficultés proposées au traducteur par ce texte dont bien des passages s'enveloppent d'une obscurité voulue, chargée d'une poésie que nous regrettons de n'avoir pu faire pleinement apparaître dans cette tentative de transposition en français.

De tout ce qui fut déjà dit, il lui reste à dire
d'un cœur égaré le message qu'il détient.

Conte d'un rêve trouble.

Ô mon cœur, mon cœur, mon cœur!
Indigent, désemparé, digne de moi!
Avec tant de vertu, de valeur, de superbe,
Pour finir, que m'as-tu donné?

Un pleur sur la joue du chagrin...

Pour finir, ô mon cœur indigent, qu'as-tu donc entrevu
qui t'a fait fuir le chemin de la délivrance?

Oiseau délirant qui tant
as volé de branche en buisson
que te voilà sans force, abattu.

Tu pouvais, ô mon cœur, assurer ton salut
en évitant les pièges de la vie.

Tu as souffert; mais toi seul en es cause;
qui trouvais à chaque instant quelque'autre voie, quelque'
autre prétexte,
ô fou, pour me combattre.

Pour mieux, dans ton égarement et ta soif de souffrir avec
elle,

vouer à Afsâneh ton amitié.

Tout l'univers sans cesse la fuit;
toi seul l'accueilles,

elle ne saurait trouver victime plus docile.

Afsâneh De semblables victimes,
sur ce chemin glissant, nul n'en vit encore.

Ah! Que de longtemps on conte cette histoire:
"De la branche un oiseau s'est envolé
il n'en reste que le nid.

Des nids de cette sorte,
la main du vent tous emporte..."
Sur cette route il y a des voyageurs
qui souffrent et qui chantent de chagrin....
Celui-ci était quelqu'un d'entre eux.

Devant cette caverne effondrée,
sous ce ciel lointain, ces étoiles,
tant d'années vous avez mis en commun vos peines,
par un destin contraire déchirés
A toi allaient ses baisers, à lui les tiens...

L'Amant Tant d'années, nous avons mis en commun nos peines.
Tant d'années, comme gens épuisés de lassitude.
Pourtant, la vague échevelée qui allait
avait sur sa lèvre un conte de toi.
Et ta lèvre riait en elle

Afsâneh Et moi, sur cette vague échevelée, j'ai vu
un être unique, en sa course angoissée.
Mais,

L'Amant j'ai rejoint un visage de rose
brouillé de cheveux confus comme une énigme
ou comme les tourbillons du vent.

Afsâneh Et moi, en cet instant, dissimulée à l'écart du chemin
je rêvais un rêve illusoire de lui.

L'Amant Ah! De loin, je couvrais de baisers



son visage en mes songes_quels songes!
Peuplés d'images de magie.

Ô Afsâneh, Afsâneh, Afsâneh!
Toi dont la flèche m'a choisi pour cible.
toi, la guérison des cœurs, le remède des afflictions
la compagne des pleurs nocturnes.
De moi qui brûle, que fais-tu donc?

Qu'es-tu donc? Ô toi cachée aux regards!
Toi, à l'affût au long des chemins!
Des garçons tout en plainte tes lèvres
tout en plainte aussi pour les pères!
Qui es-tu? Ta mère, qui est-elle, et qui ton père?

En me sortant du berceau,
ma mère disait ton aventure;
elle faisait sur mon visage ruisseler l'éclat du tien;
et mes yeux se fermaient, pleins d'extase, à ton évocation.
Je défaillais, hors de moi, fasciné.

Puis, lorsque peu à peu mes premiers pas
poursuivirent les jeux enfantins,
à chaque fois que la nuit venait,
près des sources ou des rivières,
au secret de mon être, j'entendais ton appel.

Afsâneh! N'était-ce toi,
à l'époque où dans les solitudes,
je courrais comme un fou, loin de tous,
en proie aux sanglots et aux larmes,
toi qui essayais mes pleurs?

A l'époque où, plein d'ivresse,
je livrais ma chevelure au vent,
n'était-ce toi qui, à l'unisson
de mon deuil et de mon désespoir,
faisais trembler la terre et le ciel?

Près de mes moutons, une sombre nuit,
je m'étais effondré, livide et malade;
n'as-tu pas été, alors, ce monstre,
ce fantôme noir répandant l'effroi, crachant du feu
et qui m'a fait hurler de peur?

Et, lorsque le printemps riait
à la verdure des ruisseaux,
sous les rayons de la lune éclatante,
au pied des rochers montagnards,
partout fêtes et combats n'étaient que pour toi

Le triste rossignol se lamentait.
Sur les herbes, la nuit faisait pleuvoir la rosée
Dans l'ardeur de l'amour le visage de cette belle
se teignait de rougeurs comme la fleur de la grenade.
Tu écrivais aussi une aventure...

Serais-tu donc mon aventure, Afsâneh
éperdue et qui partages ma souffrance?
Ou mon cœur tourmenté?
Ou encore mes deux yeux pleins de pleurs?
Ou encore le démon que de partout l'on chasse?

Serais-tu mon cœur en tumulte, toi,
à ce point méconnue et anonyme?

Ou ma nature secrète, toi qui n'as recherché
lustre, gloire ou renom?

Ou la fortune, puisque tu me fuis?

Chacun te rejette loin de lui,
ignorant que c'est toi l'éternelle.

Qui es-tu, toi de partout chassée?

Tu me cherchais sur un chemin secret, celui de l'amitié?

N'es-tu qu'une larme, toi, ou la douleur même?

Il me souvient d'une nuit de lune

j'étais au sommet du Nôbon,

le sommeil avait clos mes yeux tant le cœur me brûlait.

et ce cœur échappait au trouble de mes yeux.

Une bise froide courut au long de la montagne

et me dit:

“Enfant triste,

pourquoi donc quitter ta demeure

et te perdre en tel lieu?

Enfant, le genêt

fleurit si joliment dans cette étroite vallée...

Elle glissa ses doigts dans mes cheveux,

des doigts tendres, lents et amis

qui jouaient avec moi, las et misérable,

des jeux espiègles comme avec un enfant.

Afsâneh, es-tu donc cette bise froide?

As-tu assez ri

de mes beautés et de mes laideurs!

Et que de fois n'es-tu venue verser des larmes

sur moi, mon cœur et ma révolte.

Es-tu un monstre ou un visage de fée?

Inconnue! Qui es-tu donc, pour en tout lieu
avoir été compagne de mon infortune?

Pour que chaque fois que tes bras m'ont étreint
mon égarement se soit accru par toi?

Ô Afsâneh, parle, réponds-moi.

Afsâneh Trêve de questions, toi dont le cœur est en feu.

Tu n'as que trop dit, tu me déchires.

Je le crois, tu es ivre de peine

Quiconque souffre trop parle trop.

Amant, tu me connais bien!

Insaisissable à ceux dont le cœur est sans trouble
je suis une errante des cieux.

Hors du temps et de l'espace,

tout ce que je suis, je le suis pour ceux qui aiment.

Ce que tu dis, je le suis; ce que tu veux aussi.

Je suis un être d'antique expérience.

Docile aux appels des abandonnés.

La vieille mère m'évoque

pour faire trembler d'effroi les enfants dans la nuit noire.

Je suis un conte incohérent!

L'Amant Toi, un conte?

Afsâneh Certes.

Le conte d'un amant sans repos,

sans espoir, dévoré d'inquiétude,

qui de mélancolie et de veilles nocturnes

a des années vécu dans le chagrin, la solitude.

Le conte d'un amant plein de crainte.
Je suis effrayante comme le div du désert;
les vieilles villageoises m'appellent
la goule qui fuit les hommes;
je suis née de l'inquiétude du monde.

Je fus, il était une fois, une jeune fille
délicate et jolie,
l'œil provocant,
je fus aussi une incomparable sorcière.
J'allai m'asseoir sur un tombeau,

d'une main tenant un luth sonore
et de l'autre, une coupe de vin.
Je ne jouai même pas mon air, ivre déjà.
De mes yeux noirs grand ouverts coula
une pluie de larmes sanglantes

au même instant s'enténébrait
à l'horizon le contour d'un nuage de sang.
Entre sol et ciel, il y eut
un concert de voix garves.

Une fumée s'élevait de la tente terrestre.

Vint le sommeil qui fit se clore mes yeux.
La coupe et le luth tombèrent de mes mains
le luth se rompit, la coupe se brisa,
je fus délivrée de mon cœur, et mon cœur de moi-même.
Je partis et tu ne m'as plus revue

Oh! Que d'effrayantes nuits
où, à travers les nuées t'apparut
une silhouette inconnue,
qui d'une voix lugubre et déchirante
murmurait mon nom à ton oreille...

Amant, je suis cette inconnue,
je suis cette voix qui monte du cœur.
Je suis l'image des morts du monde.
Je suis un instant qui passe comme l'éclair,
La larme chaude d'un œil humide.

Que tentait donc dans ces montagnes
la main des hommes, souillée de terre?
Hélas! Depuis lors,
les habitants du monde n'ont plus rien récolté.
Les années se sont écoulées...

Une biche fugitive là-bas
a dépouillé une branche de ses feuilles...
D'autres voix se sont fait entendre...
La forme conique d'une hutte isolée.
Quelques têtes de chèvre dans l'herbe...

Plus tard, un vieux pâtre
dans ces ravins a cherché demeure.
Une légende naquit, dépourvue
de tout sens,
elle fit de moi sur ce chemin, sa signification.

Qui pourtant savait le secret
qui inspire au hibou même son chant lugubre?

Cette demeure de passion s'est effondrée,
Et lorsqu'il n'en est plus resté qu'un dessin sur le sol,
tous les yeux ont pleuré, mais non pas ceux du
diable!

L'Amant Ô Afsâneh, misérables ceux
qui ont fermé le chemin de la roseraie.
Le brin de paille supporte cent années d'ouragan;
la rose, un coup de vent la rend malade.
Ne retiens pas les mots que tu dois dire...

Parle le langage de ton cœur
_même si nul ne l'approuve...
Il est permis de ruser,
mais c'est péché pour qui sait
que dissimuler de crainte d'un blâme.

Ce langage est celui des désespérés
et non pas de qui cherche la gloire.
Qu'importe si nul ne le prend au sérieux?
Quant à nous qui nous consumons dans ce monde,
poursuivons notre propos.
Et qui donc vécut dans ces autres cabanes?

Afsâneh Nul autre que moi, ô amant ivre!
Tu as vu cette agitation, entendu l'appel
sous les toitures qui s'effondraient,
sur les murs qui demeureraient...

Dans une petite hutte de bois,
proche d'une ruine, (t'en souviens tu?)
une vieille paysanne

filait son coton tout en geignant,
le silence régnait, et l'obscurité de la nuit.

Au dehors, rugissait le vent froid.
Le feu brûlait dans le cœur de la hutte,
et soudain, une jeune fille sortit,
criant, en se frappant la tête :

“Ô mon cœur, mon cœur, mon cœur!”

Un soupir s'exhala de sa poitrine épuisée.
Elle s'effondra devant sa mère et fut bientôt glacée.
Cette jeune éplorée,
ne sais-tu ce qui l'a perdue?

L'amour qui détruit tout et l'amour, c'est moi.

C'est moi l'essence de la vie, c'est moi.
C'est moi la lumière du monde, moi!
Moi, Afsâneh, le cœur des amants.
S'il existe un corps et une âme, c'est moi, moi.

Je suis l'argile de l'amour, je suis née des larmes.

Te souviens-tu de cette ruine,
cette lointaine nuit, dans la forêt d'Alyo,
Tu me contais des choses anciennes
tout en couvrant de baisers des beautés nouvelles.

De ce temps-là, je t'ai aimé.

L'Amant Ce temps-là, dont il n'est resté sur la route,
comme d'un cavalier qui passe, qu'un peu de poussière...

Afsâneh Un cavalier rapide et lui passé, la route
ne fut plus qu'un lieu vide en forme de cavalier,
proie de cette solitude terrible.

L'Amant Mais, dans son rire, cette belle,
ivre, chantait et marchait d'un pas plein d'orgueil.
Cherchant un compagnon d'ébriété,
la coupe allait de main en main.
 Quelle nuit! Une lune riante, un gazon tendre!

Afsâneh Ah! Amant. C'était à l'aube.
Le ciel dévoilait sa poitrine lumineuse.
La caravane joyeuse a passé son chemin
de ses cloches il ne subsiste que la plainte
 et, de son feu, qu'un foyer refroidi.

L'Amant Les montagnes se tenaient droites
les vallées courbaient le dos comme des voleurs.

Afsâneh Oui, amant ils avaient chu,
ceux dont le cœur était épris, pleins d'épouvante.
 Il me souvient d'un conte à ce propos:

Partout il y avait discorde, nuit et violence,
des hommes anéantissaient des hommes,
Au sommet des monts de Kapâtchin,
une braise a brillé à travers la fumée,
 un enfant tourmenté est venu au monde...

Par souci d'amitié et de compagnonage,
j'ai retranché certains points de ce conte.
Là, une femme de berger a trop tôt
coupé le lien qui l'unissait à son nourrisson.

L'Amant Ah!
Quelle époque! Quelle délicieuse époque!
C'était celle du bonheur,

et la voici qui revient à la maison du cœur.

Afsâneh Amant! Dis plutôt qu'il était un hibou familier
des ruines de ce cœur.

L'Amant Oui, Afsâneh, un hibou lugubre
qui, à chaque moment, cette nuit, de ceux qui furent
évoque le souvenir, vainement.
Il se dresse là ainsi
que cette belle sur les ruines de Natol,
qui se tordait les mains de désespoir, l'œil en pleur.

Afsâneh Elle venait du Tombeau Sacré(1),
ô amant, en quête du chemin de guérison.

L'Amant Elle venait, dans son langage à elle,
dire l'histoire des disparus,
rejoindre les vivants dans leur morne souffrance.

Afsâneh Elle venait à la recherche
Ô amant, de qui l'avait abandonnée.
Mais à quoi bon? Dans ce désert,
la terreur à nouveau montre les dents.
Cette coupe doit être brisée.

Mieux vaudrait imagier maléfique,
tracer un contour autre et plus valable.
En ce monde, et dans cette ordonnance des choses
même le mal venu de toi ne peut ajouter au mal,
ni plus de noirceur mettre le blanc mieux en valeur.

1. Appellation d'un lieu de pèlerinage populaire.

Ce qui est passé, coulant comme une source délicieuse
fut, un jour, de même sorte qu'aujourd'hui.
Le secret? Saisis ta chance,
il y un trésor chez toi et tu t'affliges,
de quoi donc? Le gazon n'est-il pas joli?

En ce temps où le poirier sauvage
tranquillement laisse tomber son ombre sur le roc,
les alouettes dans la forêt lointaine
chantent à l'unisson
parce que l'une d'entre elles a belle voix.

Trêve de plaintes. Allons, regarde
de quelle façon l'hiver a fini.
Forêt et montagne revivent,
Le monde entier quitte son triste visage,
sa face s'illumine; il rit comme l'éclair

La neige massive s'entrouvre.
Le blanc des cimes se tache de noir.
Le berger sort de son abri
avec un rire de joie et de bonheur:
voici revenu le temps des vertes pâtures.

Amant! Allons, voici le printemps
La source menue bouillonne au flanc de la montagne.
Les fleurs sur la steppe jaillissent comme le feu.
La sombre rivière gronde comme l'ouragan.
La plaine se pare de sept couleurs.

Et l'oiseau qui construit son nid
chante sur la branche,

une brindille au bec.
La branche verdoyante chaque minute enfante
quelque pousse nouvelle, minuscule et jolie.

L'Amant A Sereyhâ, sur le chemin de Varâzoun,
le loup, furtivement, montre la tête.

Afsâneh Amant! Que dis-tu encore? Maintenant,
le loup (mais il ne s'attardera pas)
danse de la sorte dans la joie du printemps.

Le soleil d'or brille
sur la rosée de l'aube.
La rosée fait luire ses gouttelettes
comme autaut de diamants, et les poissons dans l'eau
sautent sur la crête des vagues.

Toi aussi_ô désespéré_va-t-en joyeux,
car partout fermente le printemps,
car partout l'univers entre en danse.
Jusqu'à quand vas-tu pleurer?
lance des baisers à la ronde, car tout passe.

Le temps tourne et la mémoire s'en perd.
Sur le versant de cette montagne, regarde
les agneaux blancs et noirs,
écoute la musique de leurs grelots nombreux
qui chantent comme un cœur amoureux.

Au bord du pâturage de Bichel, la voici
frêle et riante assise,
rassemblant les fleurettes de toutes couleurs`

qu'elle a cueillies en un bouquet
pour ses galants.

Sois hardi! Ne sais-tu que sans cesse,
à la dérobée, elle regarde vers toi?
Amant! Si le noir te plaît,
voici ses deux yeux noirs
dont la langueur trahit l'émoi de son cœur.

L'Amant Va-t-en, Afsâneh! Mirages que tout cela!
Il n'est pour mon cœur ni désir comblé ni bonheur.
Voir, brûler, jouir,
quel rêve, quel songe étrange!
Mon cœur est joyeux dans l'ignorance, dans l'affliction
s'il est lucide.

Nul sourire n'est éclos de cette rose mienne
que n'ait mouillé quelque pluie de fiel.
Au bazar où tout se vend
J'ai tout donné en échange
de la joie d'un jour perdu.

Hélas, hélas, hélas!
Toutes les saisons sont obscures!
S'il me souvient du passé,
mes yeux voient, mais d'un regard fixe,
pleins de nostalgie et d'amertume.

Une inconnue a disparu en emportant mon cœur,
Ce cœur que maintenant je cherche sans repos.
Ivre encore du vin de la nuit dernière,
Je vais à l'aventure, titubant.

Encore une rasade pour mon salut!

Afsâneh Encore combien de larmes vas-tu verser,
infortuné amant!

L'Amant Si je n'en verse point
Comment me délivrer?
Comment me dresser joyeux
et regarder en face le printemps?

Afsâneh Viens donc, cesse de penser
au principe et au terme de la vie
Perds la mémoire du passé
car pour tout celà l'univers entier ne mérite point
que tu deviennes le vil esclave de ton cœur.

L'Amant Hélas! Pourtant, comme uu serpent, cette douleur,
mort chaque fibre de mon âme.
Et moi-même, pareil aux serpents, je me tords de souffrance
Mon corps écrase mes os.
Comment m'y tromper, quand je le sens?

Mon cœur est le livre des cieux,
la sépulture des espoirs et des âmes.
En apparence il est tous les rires du siècle
et dans sa profondeur il y a des pleurs mystérieux.
Comment l'abandonner? Comment fuir?

Ô compagne de route! Les ténèbres reviennent.
On m'entraîne malgré moi.
Il brille une étoile à la manière
d'une flamme qui va s'étendre.
Le vent pousse une clameur forte.

Au pied de ces collines bien cachées,
maintenant glapit le renard.
Montagne et forêt semblent ici ne plus être
rien d'autre q'un théâtre pour les renards.
Chaque oiseau dort sur une branche.

Afsâneh Chaque oiseau frileux blotti dans son refuge,
la nuit pareille à un cœur ivre d'amour...

L'Amant Accablé par ce monde, ô Afsâneh,
les yeux clos vaincus par le sommeil.
Dans un autre rêve abîmés...

Laisse-moi. Laisse donc ce cœur
qui n'a connu que trop de tristes songes.
Amant, amour, aimée, univers,
il n'a rien vu qu'en rêve.

Je suis l'amant, je dors et je ne sais plus rien!

La rose en ses atours joue les coquettes.
Le rossignol amoureux, les consolateurs.
La joue qui n'a point encore brillé se flétrit, frustrée.
Dis-moi, quel est ce désordre, quel est ce mystère?
L'espace d'un souffle, et tant d'efforts!

Laisse-moi, Afsâneh, demander
à cette étoile mille choses:
Comment est éclos cette rose rouge?
Qu'en est-il advenu?_et maintenant quelle est la cause
de sa plainte?

Dans le souffle du vent, comment s'est-elle fanée

Ce que j'ai vu était un rêve,

ou un illusoire dessin tracé sur la face de l'eau.
L'amour, un délire de malade,
quelque vision puisée dans le vin pur.
 Ô compagne de route...quelle confusion!

Sur un rivage désert nous
courions; nous étions heureux.
D'une haleine matinale et joyeuse,
nous chantions des chansons d'allégresse,
 Non point la complainte de la séparation.

La tribu transhumait à nos côtés.
Nous allions, la torche à la main, nous tenant embrassés.
Montagnes. Hommes hardis et libres;
la tête haute, le front sévère.
 Nos troupeaux nous avaient précédés.

Jusqu'à l'aube brûlait le feu,
Le vent las passait en chantant.
Il semblait que dans cette vallée étroite,
quand les uns s'en étaient allés, d'autres restaient
 sous le mur de cyprès et de buis.

Ah! Afsâneh! En moi je porte un paradis
comme une ruine, en ma poitrine.
Ses eaux viennent des sources humides de mes yeux,
sa terre, d'une poignée de ma cendre.
 Et ne t'abuse point si je parais ne pas brûler.

En ai-je vu, des matins lumineux,
aux fleurs riantes, aux forêts denses!
Des nuits aux lunes tristes,

des caravanes aux cloches mélancoliques.
je suis las de marcher, dans le désert!

J'ai vu des visages maladifs
à la lueur d'une lampe mourante,
et comme un *mihrab* accoutumé aux deuils
je devenais tout oreille à une plainte secrète.
Comme un mur, lourd et muet.

Les cimes déchiquetées des montagnes se sont effondrés.
Le torrent a hurlé.
La tourterelle a perdu son nid.
Et le merle prospère dans les ruines,
sans plus penser à sa compagne.

Qui pourrait donc m'aimer
sans chercher sa propre satisfaction?
On ne chasse que pour soi.
Nul ne cueille rose sans parfum.
L'amour qui ne prétendrait ni plaisir ni profit n'est
qu'un mirage.

Celui qui sur le tard revêtit la tunique des mystiques
et chantait sans relâche des chants éternels,
il n'était amoureux que de sa propre vie
sans le savoir. Sous l'habit d'Afsâneh,
il se trompait lui-même.

Quelque esprit subtil rira de ce que j'affirme;
m'objectant: "Au delà de ce monde, il en existe un autre!"
L'homme créé d'une vile argile
est captif d'amours mystérieuses,

tout le charme de la vie est là.

Que s'ajoute le poids d'un mal à celui de cent autres
maux

si tu veux entendre une vérité
et voilà que s'abolit ce corps douloureux et lamentable.
Seule en subsiste une langue éloquente
exprimant l'amour en d'autres termes.

Hâfez...quelle fraude et quelle imposture
que ces contes de vin, de coupe et d'échanson?
Tu peux bien gémir jusqu'à la fin des temps, je refuse
d'admettre
que tu croies en cet amour éternel
Moi, je n'aime que ce qui passe!

Je m'y perds! Moi, toi, qui sommes-nous?
De quel antique tonneau vient notre ivresse?
Que de chaînes n'avons-nous brisées,
sans pourtant échapper à celles de l'illusion.
Ris donc dans ton ignorance et pleure donc en vain.

Ô Afsâneh! Laisse-moi dans mes larmes:
un feu brûle qui me consume l'âme.
Je ne suis plus maître de mes pleurs.
Qu'y faire? Je n'ai tiré d'autre leçon
des vagabondage du cœur, de la chanson de l'âme.

Afsâneh Amant! Ce langage est-il si nouveau?
Que de mots ne peut-on dire!
On peut aussi, comme un flocon de fumée, ,
dessiner l'hésitation sur le ciel,

ou bien rester muet comme la nuit.

On peut encore, comme les esclaves, docilement
écouter et obéir...mais
l'amour à chaque instant cherche son essor,
l'intelligence chaque jour découvre une autre énigme,
voilà le conflit de l'homme.

Du moins il reste, et tout est là,
que nous sommes de moitié dans cette entreprise.
Si même cent formes diverses émanent du cœur,
leur ombre se dessine sur le mur de telle sorte
que l'on voit, mais que l'on continue à chercher.

Allons! Engagés sur cette route, nous
ne savons rien de ceux qui l'ont déjà suivie.
Nous livrant à la joie, nous pourrions de concert
donner quelque autre tour à ce conte
(bien et mal, voilà tout ce qui reste de nous).

Tu m'aimes, je t'aime aussi,
que signifient cet orgueil, cette effronterie, ces manières?
Tu me repousses du pied et tes mains m'attirent vers toi,
veux-tu donc te jouer de moi?
Me tourner en dérision?

Rose fraîchement éclosée! Tu
t'es vite fanée,
mais sous l'exhubérance de la jeunesse;
plus un être a de vie, plus tôt lui vient la mort.
Et de tels êtres m'attirent.

J'ai toujours cherché dans ce monde trop vieux
refuge au cœur des vivants.
On vient d'ouvrir la porte de ce jardin
tandis que se referment sur les ronces des portes nombreuses.
Ton printemps apparaît avec toi.

Ma rose nouvelle?_Rose cachée pourtant
sous une branche d'épines.
Ton amant te retrouve
et fait de ton amour son inquiétude;
tous les oiseaux ne te connaissent pas.

Voici venir à toi ton rossignol misérable.
Voici venir à toi ton amant tourmenté.
Tu es tout aventure,
voici venir à toi celui qui quête l'aventure.
Toi, consolation des amoureux.

L'Amant Ô Afsâneh, je n'ai pas le désir
que l'on me cueille et que l'on m'aime...
Je suis l'enfant de la montagne, apporté par un nuage,
mieux vaut que l'on me laisse au bord de la prairie,
avec le printemps que j'ai dans les bras.

Je ne veux personne pour chercher refuge en mon cœur,
car ce cœur est le nid d'un autre cœur.
Et s'il reste stérile,
moi, je le crois fécond,
je suis heureux dans l'illusion et le rêve.

Afsâneh Amant! je suis une illusion plus séduisante
que tout ce qui peut donner l'illusion, moi!

Tout ce qui naît doit vieillir;
je suis un mensonge de bien plus antique naissance, moi!
Moi repoussée par les sages, appelée par toi,
Moi qui ai fait des solitudes de la montagne ma
demeure.

L'Amant Tout comme moi.

Afsâneh Et comme toi muette de douleur.

Chassant loin de mes yeux ce qui s'offre à ma vue.

L'Amant Car il n'est de cœur entièrement heureux.

Afsâneh Cette douleur a pénétré toutes les fibres de mon être...

Amant! Tout ce que tu viens de dire

a conduit le lingot d'or à ta pierre de touche.

Qu'importe le bonheur? Qu'importent les mots? Qu'im-
porte le but?

Cette branche, un jour, se trouvera stérile.

Mais elle est aujourd'hui gorgée de l'eau de cette
rivière.

Il n'est qu'une vérité bien établie:
être comme il fallait être!

Il est une erreur qui partout a trouvé son chemin:
tout en gardant les yeux clos, il faut être!

Ainsi sommes-nous, mais qui sommes-nous?

L'Amant Ah! Afsâneh. Que voilà une juste maxime.

Si quelqu'égarément est né de nous, c'est bien nous-mêmes.

Pour un temps, si loisir nous en est laissé,
davantage encore complaisons-nous ensemble,
unis de cœur, de langue et d'accent.

Tu es mensonge, mensonge délicieux.

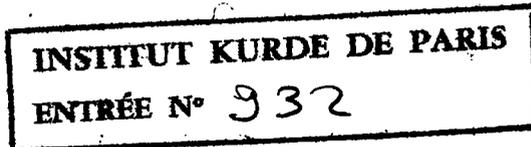
inaccessible à quiconque_

En ce lieu où chaque chose est solitaire

nous chanterons, le cœur serré, tous deux...

Dey 1301

(Décembre 1922-Janvier 1923)



Exemplaire n° 1

